

Cristina Solé Castells, University of Lleida, Spain

DOI:10.17951/lsmll.2022.46.4.57-64

Le Clézio et le voyage : entre la terre et l'appel de la mer

Le Clézio and the Journey: Between the Land and the Call of the Sea

RÉSUMÉ

Le but de cet article est d'étudier le rôle de la mer, un moyen majoritairement utilisé par Le Clézio dans les voyages et dans ceux de ses personnages romanesques. Nous étudions son rôle d'espace médiateur et de transition, non seulement entre deux espaces mais aussi entre le passé et le présent. Par ailleurs elle est un espace dans lequel passé, présent et avenir se fondent et se confondent. Dans son sein la conception dissociative de la vie propre des sociétés occidentales fait place à la conciliation des contraires. Ceci permet à l'auteur et à ses personnages d'avancer dans la quête de soi.

Mots-clés : Le Clézio, mer, voyage, mémoire, interculturalité

ABSTRACT

The purpose of this article is to study the role of the sea, a means mainly used by Le Clézio in his travels and in those of his fictional characters. We study its role as a mediating and transitional space, not only between two spaces but also between the past and the present. Moreover, it is a space in which past, present and future merge. Within it, the dissociative conception of the proper life of advanced societies gives way to the reconciliation of opposites. This allows the author and his characters to advance in the quest for self.

Keywords: Le Clézio, sea, travel, memory, interculturality

On connaît la fascination pour le voyage de Le Clézio. Le voyage par mer est le moyen le plus utilisé par ses personnages romanesques dans leurs déplacements. C'est sur cette question que nous allons nous pencher dans cet article, sous une perspective thématique et symbolique, car la mer possède une valeur symbolique de première importance aussi bien dans sa fiction que pour l'écrivain lui-même et sa famille : les parents de l'écrivain étaient cousins-germains, donc ils avaient des ancêtres communs. Ils étaient issus d'une famille bretonne qui s'était établie en Île Maurice depuis le XVIII^e siècle. Là, ils avaient obtenu la nationalité anglaise lors de la colonisation de l'île par le Royaume-Uni. Le père de Le Clézio avait travaillé

Cristina Solé Castells, Departament de Llengües i Literatures estrangeres, Universitat de Lleida, Plaça Victor Siurana n° 1, 25003 Lleida (Catalunya), cristina.solecastells@udl.cat, <https://orcid.org/0000-0002-3798-0810>

comme médecin de l'armée britannique depuis 1928 : d'abord en Guyane anglaise pendant deux ans, puis en Afrique, majoritairement au Nigéria, jusqu'à ce que, ses supérieurs le jugeant trop âgé, il a été invité à prendre sa retraite (Le Clézio, 2007, p. 45).

Le Clézio a donc fait l'expérience du voyage en mer depuis son enfance : à 8 ans (en 1948), trois ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, il entreprend le premier des grands voyages. Il part pour Ogaja, au Nigéria, avec sa mère et son frère, afin de rejoindre son père que, né en avril 1940, il ne connaissait pas encore car la Seconde Guerre mondiale avait empêché toute rencontre familiale. La traversée en bateau dure plus d'un mois. Dans les entretiens que Le Clézio a accordés, il a peu parlé de cette première expérience maritime. Pourtant, il s'inspire de ce voyage lorsqu'il écrit, en 1991, son roman *Onitsha*. Il consacre le premier chapitre – 22 pages – à décrire la traversée maritime de son jeune protagoniste, un enfant de 12 ans. Des années plus tard, dans *L'Africain* (2004), récit à dominante autobiographique (Salles, 2007, p. 9), il décrit en détail ce voyage qui l'a profondément marqué, et au cours duquel il a senti « que la littérature et la mer étaient liées, et qu'en écrivant je serais toujours entre deux mondes » (Pons, 1989, p. 43). Dans un entretien donné cinq ans plus tôt, en 1998, il est allé même jusqu'à dire : « J'ai toujours eu l'impression que je n'aurai fait qu'un seul voyage dans ma vie : celui-là. Les autres ne sont pas des voyages » (Cortanze, 1998, p. 25). Pourtant nous savons bien que les voyages ont été une constante tout au long de sa vie ainsi que de celle de ses personnages romanesques : le nomadisme fait partie de leur tempérament, de leur essence même. Il est, pour l'écrivain comme pour ses personnages romanesques, un moyen indispensable pour leur détermination et leur maturation spirituelle et intellectuelle, susceptible de transformer leur vie en destin, de triompher de l'absurde et du vide et de trouver leur raison d'être dans le monde. Pour Le Clézio, le voyage est donc une partie indissociable du chemin de plénitude qu'il ne cesse de poursuivre.

Mais l'affirmation de Le Clézio que nous avons citée tout à l'heure ne prend tout son sens que lorsqu'on s'aperçoit qu'il attribue au mot « voyage » son sens ancien : avant le XVI^e siècle, « voyage » ne signifiait pas se déplacer d'un lieu à un autre, comme de nos jours, mais d'« entreprendre un chemin » (Helios, 2001, pp. 29–30). Son voyage au Nigéria marque en effet le début d'un long chemin qu'il n'a toujours pas fini de parcourir. Ses autres voyages s'inscrivent tous dans le sillage de ce premier périple, en sont des escales qui contribuent à réaffirmer et à renforcer son projet vital.

Dès ce premier grand voyage, un autre élément sera étroitement lié à ses nombreuses incursions dans d'autres pays et d'autres cultures : il s'agit de la mer, qu'il sillonne majoritairement en bateau, son moyen de transport préféré. C'est le bateau qui l'a amené vers sa première « anabase », dans le sens qu'attribuait Xénophon à ce mot. Il fonctionne dans tous les cas comme un espace de transition

entre deux univers radicalement différents, voire antagoniques. En fait, le bateau est un microcosme qui évolue au fur et à mesure qu'il avance vers sa destination africaine ; ainsi, dans *Onitsha* par exemple, au départ ses passagers étaient tous des blancs ; polis, convenablement habillés, aux coutumes occidentales ... Bref, le bateau est, dans un premier temps, un double de la réalité qu'ils sont en train de quitter. Peu à peu les passagers deviennent moins uniformes : des Européens et des Africains se mêlent. Finalement, les voyageurs deviennent majoritairement des Africains. L'atmosphère change, les coutumes à bord et ses rapports avec ses compagnons de voyage sont également transformés. Le protagoniste se sent regardé par les noirs « d'un regard brillant, plein de reproche », écrit Le Clézio dans *Onitsha* (1991, p. 64).

Le rôle de la mer est donc loin d'être celui d'un non-lieu, d'un simple lieu de passage ou d'un espace d'attente qui relierait deux espaces éloignés... Bien qu'en général elle est apparemment placée en arrière-plan, la mer est toujours présente aussi bien dans la vie de l'auteur que dans ses romans, et elle joue un rôle de première importance dans le cadre du voyage. En 1978, à 38 ans, l'écrivain proclame explicitement son amour de la mer dans son essai *L'Inconnu sur la terre* :

J'aime la mer, c'est d'elle que vient la beauté réelle. Elle satisfait mon désir, car elle m'enseigne la force de la vie. D'où vient sa plénitude ? Elle est au fond de l'imaginaire mer des rêves, mer immense comme le ciel, cercle de l'horizon qui vous étroit comme l'angoisse (Le Clézio, 1978a, p. 198).

La mer est donc un espace médiateur et de transition, non seulement entre deux espaces mais aussi entre le passé et le présent. Par ailleurs, elle est, comme le désert, un espace qui envoûte, et dans lequel passé, présent et avenir se fondent et se confondent. Dans son sein, la conception dissociative de la vie propre des sociétés occidentales fait place à la conciliation des contraires, ce qui comporte un répit de l'angoisse et de la souffrance des êtres humains et par là la conquête, – même si c'est temporaire – d'un certain équilibre intérieur. Par ailleurs, la mer rapproche ceux qu'elle accueille de ce que l'écrivain appelle « l'éternel ». Elle est donc, comme le désert, un espace en dehors du temps chronologique où toutes les possibilités sont en germe.

Le Clézio et ses personnages romanesques la définissent souvent comme un espace qui « lave » leur conscience de tout ce qui les encombre au moment du départ, – c'est-à-dire lorsqu'ils quittent leur univers urbain et technicisé –, et qui favorise une sorte d'état de relative « virginité » mentale indispensable pour mieux plonger dans la réalité tout autre qu'ils découvrent lorsqu'ils arrivent à destination. Grâce à la mer, ils sont mieux préparés pour « communiquer avec l'âme » de chaque espace qu'ils visitent et des peuples qui l'habitent. Ainsi, dans *Lullaby*, l'un des contes qui composent le volume *Mondo et autres histoires*,

le personnage principal – une enfant – affirme : « La mer est comme cela : elle efface les choses de la terre » (Le Clézio, 1978b, p. 86). Des années plus tard, nous retrouvons la même idée dans *Le Chercheur d'or* : la mer « efface tout, efface la terre, le temps, je suis dans le pur avenir qui m'entoure. L'avenir c'est la mer, le vent, le ciel, la lumière » (Le Clézio, 2013, p. 146). Quelques lignes plus haut, lorsque Alexis – le protagoniste, un enfant lui aussi – s'est mis à piloter le navire et qu'il a dû faire face à la force des vagues et du vent, il s'exclame : « Je crois que ne me suis jamais senti aussi fort, aussi libre » (p. 146). En fait, la présence de la mer est plus importante dans les contes et les romans dont les protagonistes sont des enfants ou des adolescents. Des évocations à son traditionnel symbolisme maternel sont également présentes dans ces cas.

Parmi les grands voyages que Le Clézio a entrepris, les destinations africaines et celles de l'Amérique latine ont été les plus nombreuses et celles qui ont eu une plus grande influence sur la pensée de l'écrivain. Ce sont elles qui ont également une présence majeure dans ses romans et ses essais.

Le but ultime des voyages des personnages et de ceux de l'écrivain lui-même est en même temps la connaissance d'autres cultures et la quête de soi ainsi que la préservation de la mémoire de ses racines. Ainsi, dans *Voyage à Rodrigues*, l'écrivain refait le chemin qu'avait fait son grand-père à la recherche d'un trésor, guidé par les plans et les nombreux documents qu'il avait laissés : « [...] les gestes, les efforts, le regard même de mon grand-père sont encore présents ici, inscrits sur les lieux », écrit Le Clézio (1997b, p. 16). Contrairement à sa société d'origine, l'île Rodrigues est pour lui :

[...] un monde sans venin, sans malheur, sans défaite. La pauvreté aussi, non pas celle de la ville misérable, ni celle des plantations où sont courbées les femmes vêtues de gunny, mais la pauvreté essentielle, qui limite l'homme à son arpent de terre aride, à sa vallée [...] Et puis le ciel de la nuit, magnifique, étoilé, vivant comme un autre monde dont on devine les avenues et les demeures (pp. 27–28).

Et ailleurs, dans le même récit : « Il y a un hors du temps ici, à Rodrigues, qui effraie et tente à la fois, et il me semble que c'est bien le seul lieu du monde où je puisse penser à mon grand-père comme à quelqu'un de vivant » (Le Clézio, 1997b, p. 15).

Il s'agit donc dans tous les cas de voyages initiatiques dont le but est non la construction d'un avenir, mais la découverte du passé. Cela lui est nécessaire pour se déterminer, ce qui à son tour est essentiel pour pouvoir envisager l'avenir.

D'autres romans, tels que *Le Chercheur d'or* (1985), *La Quarantaine* (1995) ou *L'Africain* (2004) parmi d'autres, sont également consacrés à la quête de la mémoire, des traces de ses ancêtres à l'époque où ils habitaient en île Maurice. Pourtant, si l'on y regarde de près, on s'aperçoit que sa recherche des origines familiales se double de ce que nous appellerons un deuxième niveau de quête :

celle d'une mémoire ancestrale et collective qui, dépassant la simple recherche de l'ascendance personnelle, cherche à plonger aussi loin que possible dans le temps et même à le transgresser. La quête s'étend ainsi à l'ensemble de la condition humaine et devient une tâche colossale et sans fin. Dans ce sens, nous rencontrons dans *Voyage à Rodrigues*, écrit en 1986, une structure qui symbolise fort bien la pensée de Le Clézio (1997b) à cet égard : le récit s'ouvre par la phrase « J'avance le long de la vallée de la rivière Roseaux » (p. 9) ; à la fin du récit, le dernier chapitre s'ouvre à son tour par une phrase similaire : « Je marche au fond de la vallée de la rivière Roseaux » (p. 130), et finalement le chapitre se ferme par la répétition de la phrase qui avait ouvert le récit. La quête d'un ailleurs est pour lui un engagement à vie. À l'heure actuelle sa pensée demeure inchangée. Dans un entretien de 2013, il réaffirme sa conviction :

L'idée c'est d'aller à la rencontre des cultures et ne pas se contenter d'une culture unique ou bien de deux ou trois cultures officielles comme c'est le cas dans certains endroits. Il faut lutter contre le compartimentage, contre le communautarisme aussi, qui est un des dangers. C'est difficile d'en parler, en fait, l'interculturel n'est pas réalisé, c'est en devenir, c'est un avenir, pas un présent (Roussel-Gillet, 2013, p. 131).

Mais revenons à l'histoire. Son premier voyage en Amérique latine date de 1969. Un an auparavant, il était parti faire son service militaire en qualité de coopérant à Bangkok (Thaïlande), d'où il a été « invité à quitter le pays » par les autorités thaïlandaises à la suite des déclarations très dures qu'il avait faites au journal *Le Figaro* à cause de l'inaction du gouvernement face à la prostitution infantine qui commençait à se développer dans ce pays. Le gouvernement français l'a envoyé alors au Mexique¹, toujours comme coopérant (Cortanze, 2008, pp. 153–154). Celui-ci a été le premier des très nombreux voyages qu'il a fait plus tard à la recherche de l'histoire des civilisations amérindiennes disparues à la suite de la conquête de leurs territoires par les Espagnols. Entre 1970 et 1974, il a vécu dans la jungle panaméenne avec les Indiens Emberas et Waunanas. Il s'est rendu souvent au cœur du Mexique, là où vivent encore les Huichols, il a appris les langues locales, a découvert leurs textes sacrés dont *Les Prophéties du Chilam Balam* qu'il a traduites en français (à partir de la traduction anglaise) en 1976. « Le Mexique, c'est mon autre moi-même. Un réservoir d'images », a-t-il déclaré dans un entretien de 1989 (Pons, 1989, p. 44). Tout comme son expérience africaine, la découverte de l'histoire primitive du monde amérindien lui a fourni une expérience humaine, culturelle et mystique dont l'importance a été capitale pour lui. « [C'est une] expérience qui a changé toute ma vie, mes idées sur le monde et sur l'art, ma façon d'être avec les autres, de marcher, de manger, de dormir, d'aimer, et jusqu'à mes rêves », écrit-il dans son essai *La fête chantée* (Le Clézio, 1997a,

¹ À l'IFAL (Institut français d'Amérique latine)

p. 9). Il établit donc dès ses premiers ouvrages un antagonisme radical entre ces cultures ancestrales – amérindiennes préhispaniques et africaines –, tournées vers le passé, vivant en harmonie avec la nature, et les sociétés industrielles, axées sur le présent et obsédées dans la construction d'un avenir qui reste vide de sens malgré leurs efforts. En revanche, les peuples dits « primitifs » :

Avaient conçu un système où l'homme restait tributaire et dépendant de la création. La symbolique de la terre-mère, la conviction de la complémentarité de la vie et de la mort et le pacte sanglant que l'homme maintenait avec les forces motrices de l'univers créaient une harmonie au-delà des vicissitudes de l'existence humaine (p. 190).

Pourtant, ses périple à la recherche des vestiges des civilisations anciennes se terminent dans tous les cas par un départ, par le retour à la civilisation occidentale dont il fait partie, qui est une « catabase » du point de vue réel, mais qui ne l'est pas du tout du point de vue spirituel. L'action directe reste un idéal auquel Le Clézio n'a jamais renoncé, et qu'il « matérialise » au moyen de l'écriture, comme l'ont fait également tant d'écrivains. « La fin des voyages est toujours triste, parce que c'est la fin des rêves », a-t-il écrit (Le Clézio, 1997b, p. 138). Le Clézio a beau chanter son admiration pour les peuples dits primitifs, et préconiser la nécessité de récupérer la mémoire du passé ainsi que certaines valeurs traditionnelles de ces peuples anciens, qui d'après lui sont susceptibles de « combler » les existences vides et monotones des sociétés industrialisées, il n'a jamais été un activiste. Il est vrai que le ton provocateur et même violent de ses premiers romans a fait scandale². Pourtant, Le Clézio a bientôt choisi de tempérer ses propos car devenir un personnage public le fragilisait, le déstabilisait, a-t-il déclaré en 2008 (Busnel, 2008). Le militantisme actif, le bruit, s'accordent mal à sa personnalité timide et méditative. La même année, dans son discours prononcé lors de la livraison du prix Nobel, le 6 décembre, il a dit à ce sujet :

Pourquoi écrit-on ? J'imagine que chacun a sa réponse à cette simple question. Il y a les prédispositions, le milieu, les circonstances. Les incapacités aussi. Si l'on écrit, cela veut dire que l'on n'agit pas. Que l'on se sent en difficulté devant la réalité, que l'on choisit un autre moyen de réaction, une autre façon de communiquer, une distance, un temps de réflexion (Le Clézio, 2008).

Au moyen de son écriture Le Clézio vise, en même temps qu'à éveiller les consciences sur les atrocités commises à l'égard des civilisations dites « primitives » – ce dont il accuse tout particulièrement les conquérants espagnols –, à susciter la réflexion des sociétés industrielles sur leur mode de vie vide de sens et de valeurs, orphelines de leurs mythes, et par là plongées dans la désorientation

² « Je voulais que ça fasse du bruit » a-t-il admis concernant la publication du *Procès-verbal*, en 1963. Cf. Garrigou-Lagrange (2019).

et l'angoisse. Il tient à leur faire comprendre la nécessité urgente que chaque être humain devienne capable de trouver un sens à sa vie et, par là il retrouve son équilibre intérieur. Pour ce faire, l'exemple fourni par les peuples primitifs lui paraît d'une grande utilité.

En revanche, le long de sa vie il dénonce avec une véhémence de plus en plus intense ce qu'il appelle la « pensée unique », c'est-à-dire « une manière unique et homogène de vivre » (Seoane, 2021) qui, – dit-il – est de plus en plus dominante dans les sociétés industrielles. Au contraire, soutient-il, « un pays est une assemblée d'identités différentes » (Seoane, 2021). Ses voyages et la littérature dont ils sont à l'origine sont également ses moyens pour combattre la domination idéologique et le conformisme et ils constituent en même temps des éléments fondamentaux pour tisser des liens entre de différentes cultures qui s'ignorent.

Chacune de ses expériences vécues, des recherches menées, chacun des « rêves » que Le Clézio a faits, a beau avoir une fin du point de vue matériel, ils perdurent dans sa mémoire et ils lui sont essentiels – nous l'avons dit – dans la quête de soi, de son équilibre intérieur et ses réflexions sur la condition humaine. Ses voyages vers l'extérieur se doublent ainsi d'un voyage intérieur. L'extrospection conduit toujours à l'introspection chez Le Clézio, ce qui lui est indispensable pour pouvoir se définir et pour pouvoir donner un sens à sa vie. Une définition et un sens qui ne seront jamais fixés, car pour Le Clézio, comme pour Montaigne, la vie est mouvement et diversité. La mer et le désert sont chargés de les rythmer dans la vie et l'œuvre de Le Clézio.

Références

- Busnel, F. (2008). La Grande librairie : Jean-Gustave Le Clézio et Jean Echenoz. Entretien sur *Intégrale*. Retrieved November 2, 2021, from <https://www.youtube.com/watch?v=iUTwQn7BpOg>.
- Cortanze, G., de (1998). J. M. G. Le Clézio, errances et mythologies. *Magazine littéraire*, 362, 16–62.
- Cortanze, G., de (2008). *J. M. G. Le Clézio*. Paris: Gallimard.
- Garrigou-Lagrange, M. (Producer). (16/09/2019). *JMG Le Clézio, paradoxe et secret*. First episode: *Vie secrète*. Paris: Radiofrance, France Culture. Retrieved November 2, 2021, from <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/la-compagnie-des-oeuvres/vie-secrete-2921048>.
- Helios, J. (2001). El viaje: camino a lo fantástico. In M. L. Burguera et al. (Ed.), *Aventura del viaje: aventura del arte*. Castelló de la Plana: Universitat Jaume I.
- Le Clézio, J. M. G. (1978a). *L'Inconnu sur la terre*. Paris: Gallimard.
- Le Clézio, J. M. G. (1978b). *Lullaby*. In *Mondo et autres histoires*. Paris: Gallimard.
- Le Clézio, J. M. G. (1991). *Onitsha*. Paris: Gallimard.
- Le Clézio, J. M. G. (1997a). *La fête chantée*. Paris: Gallimard.
- Le Clézio, J. M. G. (1997b). *Voyage à Rodrigues*. Paris: Gallimard.
- Le Clézio, J. M. G. (2007). *L'Africain*. Paris: Gallimard.
- Le Clézio, J. M. G. (2008). *Dans la forêt des paradoxes*. *Conférence Nobel*. Retrieved November 2, 2021, from <https://www.nobelprize.org/prizes/literature/2008/clezio/25795-jean-marie-gustave-le-clezio-conference-nobel/>.
- Le Clézio, J. M. G. (2013). *Le chercheur d'or*. Paris: Gallimard.

- Pons, A. (1989). Rencontre avec J. M. G. Le Clézio. *Phosphore*, 103, 42–45.
- Roussel-Gillet, I. (2013). En dialogue avec Jean-Marie-Gustave Le Clézio. Sous le signe de la fantaisie. *Roman*, 20-50, 1(55), 131–146.
- Salles, M. (2007). *Le Clézio peintre de la vie moderne*. Paris: L'Harmattan.
- Seoane, A. (2021). Entrevista a JMG Le Clézio. *El Cultural*. Retrieved November 2, 2021, from https://www.elespanol.com/el-cultural/20210430/clezio-construido-sociedades-unica-voz/577694017_0.html.